

Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 4

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un jour qu'il traversait la plaine d'exercice où évoluait son régiment, il avisa un troupière qui lui semblait particulièrement niais.

— Voyons, lui dit-il, pourras-tu, à partir de l'instant où nous sommes, mesurer l'espace de dix minutes ?

— Heu ! heu ! je vais essayer, mon colonel, répondit le soldat.

Et pendant qu'Hindenburg surveillait sa montre, l'homme, au garde à vous, fixait obstinément l'horizon.

A la dixième minute exactement le soldat lève le bras pour faire un grand salut militaire :

— Ça y est, mon colonel, dit-il, les dix minutes sont passées.

On juge de l'émerveillement du colonel qui congratula chaudement le troupière et lui accorda une permission extraordinaire.

Pour le sergent toutefois l'affaire restait mystérieuse, car il ne pouvait comprendre que ce rustre était doublé d'un tel flair. Le soldat finit par lui donner le fin mot de l'histoire.

— C'est très simple, lui dit-il, je regardais là-bas l'horloge de la cathédrale.

La semaine tragique de Bâle. — « L'Illustré » du 25 janvier contient une série de photographies se rapportant à l'incroyable tragédie de Bâle. Voir en outre : les lettres romandes, nos bûcherons, clinique pour chiens, le film « Conquerors », la mode, les courses de Château-d'Oex, paysages de chez nous, actualités, etc.



LA CHANSON DE MADELINE 4

D'ailleurs, l'enfant était si douce que sa tante fut rassurée à demi, et peut-être légèrement déçue, comme devant du travail tout fait. Certes, elle n'eût pas redouté d'avoir une âme bien noire à dégrasser vigoureusement. Mais si Madeline n'avait pas de vices, elle ne savait rien, et sa voix d'or la rendait vaine : on aurait à ramener cette Cendrillon, qui faisait la princesse dans le jardin du voisin, au foyer obscur des vertus dédaignées. De ce petit être brillant, sonore et vide qui s'en allait chantant sur les grands chemins du monde, on allait faire une honnête femme, qui s'assied dans la cendre, surveille le pot-au-feu, s'efface et doit se taire. D'une âme d'oiseau elle allait faire une âme domestique, en lui imprimant la marque des salutaires mortifications.

Oh ! la besogne ne manquait pas ! Mlle Véronique, qui n'avait pas de bonne, partagea avec sa fille adoptive, logis, miche et travail, sauf à le proportionner aux faibles forces de l'enfant. Elle lui réserva sa plus jolie chambre, avec fenêtre au midi et fenêtre à l'aurore ; mais, pour la capitonner avec une diligence d'hirondelle, pour rajeunir, aménager, éclairer, aérer un maussade logis de vieille fille, ce fut tout un remue-ménage auquel durent se plier de blanches petites menottes, qui jusque là ne s'étaient promenées que sur l'ivoire des claviers et des dentelles de théâtre. Dès les premiers jours, nous surprîmes ainsi la tante et la nièce dans un indescriptible tohu-bohu : meubles poussés contre les portes, chaises en l'air, carrelages inondés ; ici, l'acre odeur du chlore, là, les fades relents de la poussière soulevée... Dans ce nuage, deux ombres s'agitaient, brandissant des têtes de loup à la poursuite des araignées. Un continu ronronnement de prêche courait à travers les pièces bouleversées, en s'enveloppant du bruit fourré de la brosse et du plumeau.

— Déjà ! fit mon père en ouvrant la porte d'entrée. Laissez-la arriver...

Mlle Véronique, les poings sur les hanches, lui répondit du sein de son nuage :

— Vous voilà bien, vous autres messieurs, vous voilà bien ! Vous exigez que tout soit propre chez vous, et ne pouvez souffrir qu'on approprie. Il s'agit d'installer ma petite chez sa pauvre vieille tante, qui n'avait pas prévu qu'elle aurait un jour de la famille. Et il faut la plier aux ha-

bitudes d'ordre. A vous, monsieur son tuteur, tout l'honneur et tout le plaisir : Monsieur Périer par ci, mon petit tuteur par là... Et des bouquets, et des couplets à votre jour de fête. A moi, pauvre vieille, tout le tourment.

Elle exagérait un peu, un sourire de bonheur se faisait jour à travers ses plaintes et toute la poussière. Mais il était écrit que la venue de l'enfant blonde soulèverait mille éclats dans nos maisons endormies, où deux génies également bienveillants, mais inégalement aimables, se disputaient une jeune destinée.

Mon père, en effet, venait d'être nommé le tuteur de l'orpheline : hélas, la gestion de ses biens n'eût pas exigé un quant de comptable. Ce qu'elle retirait de plus clair de l'héritage maternel, c'était son souffle de cigale. Toutefois, elle n'était pas absolument sans ressources. Il restait quelques débris des propriétés que sa mère, en quittant le village, avait laissées aux mains d'un fermier qui ruinait le fonds et volait le revenu. Aussi, à l'échéance du bail, mon père refusa-t-il de le renouveler ; il prit le bien à son propre compte, en l'adjoignant à son exploitation agricole, contre une large location qui servirait à élever la petite.

— Heu ! heu ! il n'y a pas gras... lui dit-il. Quand j'aurai bonifié ta pauvre terre, tu auras là de quoi vivre tout juste, tout juste. Enfin, ma fille, nous nous arrangerons toujours. Et puis, tu apprendras à gagner ta vie. Comme disait mon père, l'ouvrage ne se fait pas avec des gants blancs.

C'est ainsi que, pour veiller sur l'enfant, il y eut force conciliabules, un va-et-vient continu entre nos deux maisons voisines. Madeline accompagnait sa tante, qui venait passer chez nous les longues veillées d'hiver. A sa première réapparition sous notre lampe familiale, j'ouvris de grands yeux, me refusant à la reconnaître. Oh ! ses rubans, ses bottines mordorées, adieu ! Le savetier du village avait emprisonné dans des souliers carrés les pieds de ma Cendrillon, et le chapeau de fleurs ne se lèverait plus sur ma vie. J'étais moins étonné de la princesse de Bohême tout en blanc et tout en or que de la pauvre assistée, sautillant, boitillant dans des sabots qui s'embarraissaient dans un long tablier de cuisine. Sa taille svelte s'engouffrait dans des paquets de gros lainages. Je portais surtout le deuil de ses cheveux blonds, hier encore tombant sur ses épaules en cascade où se joue un rayon de soleil, aujourd'hui tordus en un tour de main, d'une main rude, attachés par un cordon noir qu'on eût pris pour un lacet de soulier. Le tout s'engouffrait sous un capuchon de Mlle Véronique, épais comme un bonnet d'Esquimau !

Il est vrai que le froid était terrible, et toute cette confortable laideur témoignait d'une sollicitude qui n'avait cure de grâce et de beauté. Notre voisine restait suffoquée de ce qu'elle avait trouvé, ou plutôt n'avait pas trouvé dans la malle de la voyageuse.

— Si l'on peut !... Cette pauvre petite !... Rien que des affiquets, Madame Périer, des fanfreluches, des tas de mouseline ! Et quelle mouseline ! Regardez-moi ça !

De ses rudes mains rouges, la vieille fille étalait d'exquises broderies.

— Des toiles d'araignée, Madame Périer ! On n'en pourrait pas même tirer des enveloppes pour cataplasmes !

IV

Ce fut un vaste chambardement : rubans, bibelots, jolis riens, faux bijoux étincelants, couronnes en carton doré, papier criblé de musique, tout vint s'engouffrer en des mains iconoclastes, pour en sortir flétri et déchiré. Splendeurs ci-devant, maintenant lamentables guenilles ! Certaines choses furent mises sous clef, en quarantaine, pour se voir l'objet d'une longue et minutieuse inquisition ; le reste, dénoncé d'emblée comme immoral, s'en alla tout de suite en fumée. Gravement, Madeline assista à l'autodafé, que l'exécuteur accompagnait d'affectueuses homélies, lui jurant sur la tête de sa mère que par la vertu purifiante des flammes elle délivrerait le monde d'une peste publique. « Oui, ma tante ;

oui, ma tante, » répondait tout le temps la tranquille fillette, en retirant du bout du pied, du bûcher, où elles débordaient de toutes parts, maintes reliques à demi consumées, qu'elle alla cacher dans tous les coins. Plus d'une fois, en soulevant une pierre dans son jardin, où j'allais jouer avec elle, je vis briller au fond d'un trou des merveilles inconnues, dont je n'aurais pas même su dire le nom. Une voix sévère m'ordonnait de ne rien savoir, de détourner vite les yeux. Ces lieux profonds étaient frappés de tabou, un regard profane n'osait pas y descendre.

Ce qui exaspérait Mlle Véronique, c'est que la marraine de Madeline, l'amie de sa mère qui venait quelquefois la voir de Lausanne, lui apportait tout un arrière de l'héritage maternel ; d'or, néant, mais de la dorure, en veux-tu, en voilà : vaines images, papier noirci, masques de carnaval ou dentelles en papier, bref, du vent, du rêve, de quoi monter toute une foire aux vanités.

Ainsi, le premier dimanche qui suivit l'arrivée de Madeline, nous étions allés, elle et moi, sous la conduite de mon père, au devant de sa marraine, jusqu'à la gare d'Echallens. La dame de Lausanne tenait à la main une cassette en bois de rose incrustée de chimères de nacre à la langue trifurquée, toutes hérissées de griffes et de formidables penes, leur queue de dragon enroulée en spirale.

Madeline poussa un cri de joie, et, d'une main pieuse, entr'ouvrit la cassette.

Je m'étais approché.

— Non ! me dit-elle en la refermant précipitamment.

Je dus lui jurer — « Croix de bois, croix de fer... Si je mens, je vais en enfer, » — que je ne révélerais à âme qui vive ce que j'avais vu.

— Mais je n'ai rien vu.

— Jure !

— Laisse-moi voir.

— Jure !

Il me fallut prêter le serment terrible, et solennellement cracher sur le quai de la gare.

— Surtout pas à ma tante ! Surtout pas à ma tante ! ajouta mon amie en proie à une terreur folle.

Et elle ensevelit le coffret hermétique au plus profond de ses lainages.

(A suivre.) Samuel Cornut.

La Patrie Suisse. — Les attentats de Bâle, les épisodes tragiques qui ont marqué la poursuite des bandits, ont suscité dans notre pays une émotion d'autant plus vive que ces événements sont heureusement fort rares chez nous. On trouvera, dans la « Patrie Suisse » du 27 janvier, de nombreuses vues des lieux des attentats, des battues organisées par la police. D'autres actualités offrent aussi un grand intérêt : le concours romand de ski, à Leysin, l'inauguration du nouveau tremplin de la Combe Girard, près du Looze, le 70e anniversaire de l'office météorologique suisse de Zurich, les matches de foot-ball, etc. Pour le fond : un reportage de Jean Rumilly sur Gêrone, ville d'ombre et de lumière, une nouvelle inédite de l'écrivain neuchâtelois J. P. Zimmermann, une page sur les superstitions, des causeries, etc.

Orthographe logique. — Une petite fille avait à écrire dans une dictée les mots « pain de sucre », qu'elle orthographia « pin de sucre ». La maîtresse lui demanda :

— Pourquoi pin, P. I. N. ?

— On dit sucre de pomme et pomme de pin !...

Nous conseillons à cette enfant de manger le sucre, mais pas sous forme de « pin » !

Librairie Ch. BONNARD, Editeur
14, Rue Haldimand, LAUSANNE

Urbain OLIVIER
Nouvelle édition — Broché, fr. 3.50. Relié, fr. 5.—
Parus : L'Orphelin, idylle villageoise. Broché.
Ferdine ou La Pension Collet. Broché.
Le Manoir du Vieux Clos. Broché.
En vente dans toutes les librairies.

Non seulement.....
L'apéritif „DIABLERETS” est agréable et sain, mais il maintient la puissance de l'Homme à un âge avancé.

Pour la rédaction : J. Bron, 61d.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.